

Avant-propos

Au commencement fut Meiji, puis Taishô, Shôwa¹, ce qui jusqu'à nos jours devrait faire à peu près cent ans². Cent ans, autrement dit ce siècle où les Japonais au petit corps, de toutes leurs forces, jouèrent des coudes entre les grandes puissances de l'époque. Certains en auront sans doute ressenti de l'orgueil, d'autres le désarroi d'avoir été entraînés bon gré mal gré. Sous Meiji, au temps de l'ouverture officielle du pays³, les grandes puissances étaient des loups en robe de bonze. C'est alors que le chien japonais refusa de s'avouer vaincu, voulut contrefaire le loup et se blessa cruellement à la fin de la fable.

«C'est le chemin pris depuis Meiji qui était le bon», prétendent à présent certains, alors que d'autres estiment que le Japon a pris un nouveau départ dans les vingt ans qui ont suivi la défaite⁴. Pour ceux qui disent que la direction prise par la nation depuis Meiji était la bonne, la défaite dans la « guerre pour la grande Asie⁵ » n'aura pas été une leçon suffisante. Ils représentent en somme l'ardeur perverse de l'homme qui n'hésite guère à répéter les mêmes folies, si les circonstances s'y prêtent, dès que ses forces le permettent⁶.

Quant à ceux qui cherchent à mettre en valeur nos vingt années d'après-guerre, position qui peut après tout se défendre, je crains qu'ils ne croient un peu trop vite au principe de justice de la démocratie actuelle.

C'est toutefois la source même du comportement incohérent des Japonais que je souhaiterais comprendre avant ce genre de problème. Prenons à titre d'exemple la défaite en question : la rapidité du retournement de l'opinion publique a tout de même eu quelque chose d'admirable. Des gens qui haïssaient à tel point l'Amérique et l'Angleterre qu'ils écrivaient « anglo-américains » en ajoutant la clé du monstre aux caractères « anglo-américains »⁷, et qui hissent

brusquement le drapeau de l'amitié anglo-américaine. Ou encore ces hommes incapables de dormir les pieds tournés vers le palais impérial, et qui s'affilient en masse au parti communiste comme s'ils changeaient de bateau.

L'avers des Japonais, c'est leur détachement, leur absence de désirs et de dogmes. Mais le revers, c'est leur formalisme, leur ténacité dans la rancune, leur manie d'embarrasser les autres par leurs ragots – ces Japonais qui adorent se mêler des affaires d'autrui. C'est en observant à quel point de confusion, de contradiction interne en est arrivé ce caractère qui est le leur que je désire tirer des « considérations sur les Japonais⁸ » de mon cru.

Aussi ai-je tenté d'extraire de mes souvenirs trois ou quatre personnes qui m'ont fait l'honneur de me fréquenter au long de mes soixante-dix ans d'existence. Comme il s'agit de ma jeunesse, j'ai pu commettre des erreurs d'appréciation, mais j'ai au moins cette certitude qu'ils ont bien, chacun à sa manière, porté sur leur dos, leurs épaules, le désespoir du Japon moderne. La diversité de leurs positions ou des époques a bien pu le faire varier, mais c'était sans conteste de désespoir qu'il s'agissait.

En engageant une enquête sur ce qui a permis l'existence de ces « Japonais qui désespèrent », je ne prétends pas faire œuvre d'historien, ce livre n'ira pas jusque-là dans mon intention. Mon but est plutôt de donner la parole à ces désespérés qui s'alignent devant mes yeux.

Qu'ils racontent leur propre désespoir, chacun à sa manière. Naturellement, puisque je donne le ton dans ce groupe, je serai moi aussi amené à compléter. En écoutant ce que ces originaux et leurs injures ont à nous dire, nous devrions en savoir plus sur la force de contrainte de cette époque qui les oblige à agir ainsi.

Car nous qui vivons à présent, nous portons le fardeau de cette fatalité dont je recherche les causes, du simple fait que nous sommes Japonais ; et si ce livre pouvait d'une manière ou d'une autre nous aider à lutter contre elle, j'en serais heureux.

15 août 1965
Kaneko Mitsuharu

1

Le Japon, terre d'élection du désespoir (la spécialité d'une île solitaire du Pacifique)

*Tout en continuant à tomber nonchalamment,
Fermant les yeux,
Ajustant bien les deux plantes de mes pieds, je prie.
« Mon Dieu.*

*« Je t'en supplie. Que sans erreur, j'atteigne le paradis de ma terre natale.
« Qu'au gré du vent, je n'aie pas été emporté, ballotté sur les flots.
« Que sous mes pieds tout ne s'abîme pas comme un rêve s'éteint, en un instant.
« Que surtout, négligé par l'attraction terrestre, toujours tombant, toujours
tombant, sans point de chute, je n'aie pas m'abîmer dans la tristesse. »*

Tiré du recueil *Le Parachute*¹.

Qu'est-ce que le désespoir ?

Qu'est-ce donc au fond que le désespoir ? Et où sont les désespérés ? Tout de même, le mot « désespoir » est un mot bien sévère. L'homme, quel qu'il soit, aspire au bonheur. C'est ce qu'on comprend en voyant la foule de *Traités sur le bonheur*² écrits par tant de gens. Le bonheur ? Il commence par l'espoir qu'il se poursuive demain. On pourrait aussi bien dire qu'on ne peut rien espérer du lendemain, et que le véritable bonheur réside dans l'instant. La plupart des gens aspirent toutefois à un bonheur long et durable.

Mais en quoi consiste ce fameux bonheur ? Ce qui pour les uns fait une vie de bonheur serait parfois pour d'autres impensable dans les mêmes termes. Semblablement, on peut bien envisager de parler de « désespoir » d'un point de vue objectif, il n'en va pas de même d'un point de vue subjectif. De même que le bonheur ou le malheur,

le désespoir dépend ordinairement de la manière individuelle de sentir et de penser.

S'il est toutefois au moins une certitude, c'est bien que, quelle qu'en soit la nature véritable, si quelqu'un a fait l'expérience de ce désespoir, cette expérience existe.

Il suffit même de tendre un peu la main, car ce ne sont pas les désespérés qui manquent dans notre entourage. Hommes dont la fortune a détourné les yeux, hommes qui après avoir échoué dans leurs entreprises portèrent leur vie durant le poids d'une dette absolument impossible à acquitter ; amoureux désespérés ; malades incurables, pleinement conscients qu'ils ne pouvaient envisager la perspective d'un rétablissement ; hommes qui avaient perdu toute foi en quoi que ce fût ; hommes dont les appuis s'étaient dérobés, que les mécènes qui leur servaient de soutien laissèrent mourir ; hommes qui continuaient à vivre sans plus combattre – de tels hommes, le monde regorge.

Un peu plus concrètement, nous pouvons faire un bout de conduite aux désespérés que j'ai vus et entendus pendant ma propre existence sous Meiji [1868-1912], Taishô [1912-1926] et Shôwa [après 1926]³. Le plus proche est mon père de sang⁴, qui jura de bâtir une fortune d'un million de yens, lutta en désespéré pendant soixante-dix ans, puis, faute d'atteindre son but, émigra à Shikoku⁵ où il finit une vie entière de désespoir sur un revers de montagne comme gardien du temple abandonné d'un misérable village de pêcheurs. Ou encore, cet oncle qui échoua dans son projet de cultiver le corail en branches au large de Kagoshima⁶ et se suicida. Furieux de l'inconduite de sa femme, c'est en avalant le bacille du choléra qu'était mort un médecin de ma connaissance ; déplorant son manque de génie, tel autre sculpteur de mes amis se coupa les doigts pour renoncer à toute ambition dans son travail.

Sans aller chercher ces hommes un à un, puisque les humains sont mortels, on devrait plutôt, en toute impartialité, parler du désespoir que tous ont en commun. Le fataliste, posant que la mort découle de la nature, propose de la prendre en compte à l'avance et invite au

renoncement. Le religieux cherche à sauver du désespoir face à la mort en mettant l'accent sur l'existence *post-mortem*.

Pourtant, je ne veux pas tenter de stupéfier mes lecteurs en alignant diverses variétés de chutes imprévues dans l'enfer qui ouvre sa gueule béante devant nous, pas plus qu'il n'est dans mon intention de dissenter sur les méthodes auxquelles on peut recourir pour se préserver du désespoir à partir de ma chétive existence en sa faible extension. En ce sens, il ne s'agit pas d'une forme inversée de *Traité du bonheur*.

Bien sûr, en prenant ces exemples un à un, je voudrais en extraire les désespoirs individuels, mais mon but en écrivant ce livre est surtout de tenter d'observer quels rapports les victimes qui y furent acculées entretenaient avec les caractéristiques particulières de leur milieu, de leur lieu d'origine⁷, de leur époque.

Je reconnais également l'ampleur du conditionnement historique qui, à travers la longue fermeture de l'archipel solitaire, coupé du monde extérieur et isolé à l'extrémité du Pacifique⁸, a jusqu'à nos jours imprégné et façonné les Japonais au fil des morts et des naissances, des naissances et des morts. Il est d'ailleurs notoire que négliger cette perspective, reviendrait à se mettre dans l'impossibilité de comprendre le désespoir des Japonais modernes, maints ouvrages de recherche existent déjà sur ce point⁹, et nombreux sont ceux qui doivent le savoir par simple culture personnelle. C'est donc en me fondant sur ma propre expérience ou sur des observations directes que je voudrais m'essayer à témoigner au fil de la plume, à partir de mon entrée dans l'âge de raison, c'est-à-dire de ma troisième ou quatrième année d'école primaire, en l'an trente-sept de Meiji [1904], lors de la guerre russo-japonaise de mes huit ans¹⁰.

Pour un simple individu comme moi, traverser l'existence en tant que Japonais ne laissait guère de place au libre arbitre ; bon gré mal gré, un certain lot vous était d'avance attribué. Qu'il s'agît du fils face à ses parents, de l'élève face à ses maîtres, du bizut face à ses aînés (*senpai*), du sujet face à la nation, c'était la plus prompte, la plus parfaite obéissance que l'on vous inculquait. Car suivre les règlements, se fondre dans son entourage en avançant sans résistance

et sans frictions comme on vous l'avait appris – ce mode d'emploi garantissait plus ou moins toute une vie de bonheur.

Sur ce point, en l'absence d'objet de comparaison immédiate, l'archipel japonais était en un certain sens privilégié. De ce produit d'un mélange de races variées qu'était l'Amérique, ou du contact avec trois ou quatre pays voisins qui donnait aux divers pays d'Europe tant d'occasions de comparer au moindre incident leurs forces relatives, résultaient une intranquillité, un esprit de compétition toujours aiguillonnés à la moindre occasion. En revanche, ce fut sans doute la source de leurs progrès et de leur aptitude à l'autocritique.

Dans un pays comme le Japon, nous n'arrivons pas à savoir par nous-mêmes si nous sommes réellement heureux ou malheureux. Aussi, quand les autorités se mettent à dire que le Japon est un pays divin, il devient un pays divin, quand elles chantent qu'il n'est aucun pays aussi beau, aussi parfait que le Japon, l'ensemble du peuple fait aussitôt chœur.

Si c'est objectivement vrai, on n'aura pas à s'en plaindre, mais si c'est loin d'être la vérité, la répétition de cette propagande politique aboutira à la formation d'une nation orgueilleuse et hautaine, une nation de fanatiques. N'est-ce pas là que prirent naissance le désespoir et la tragédie dont nombre de Japonais ont porté le poids jusqu'à nos jours ?

C'est un fait que, vers la fin de Meiji, le peuple japonais tel que je l'ai connu débordait d'une telle confiance qu'elle en devenait presque embarrassante pour les autorités politiques, quant à elles bien conscientes de la force réelle du pays. « Encore plus loin ! encore plus loin ! Qu'est-ce que tu attends ? »... À grand renfort de cris et d'audace, la confiance commune dans les forces du pays, passant toute mesure, finissait par se changer en une sensation d'euphorie. Ce trait caractéristique des Japonais, de prendre la réalité à la légère – légèreté qui finit par les entraîner –, leur est d'ailleurs toujours resté.

À l'époque de Meiji, le Japon était certainement considéré comme l'enfant gâté de la fortune par les autres peuples de l'Extrême-Orient. En ces temps-là, tous ces peuples n'avaient pu éviter d'être réduits en

colonies ou en protectorats de l'Occident et, alors qu'ils souffraient de leur propre condition d'esclaves, le seul Japon, non content d'échapper aux dommages de l'invasion, affûtait ses crocs pour se faire lui-même envahisseur. À preuve, la Chine voisine, en grand danger d'anéantissement, qui, tout en craignant l'Amérique, l'Angleterre, la France et l'Allemagne, pays occidentaux, avait baptisé le Japon « démon du Pacifique » et éprouvait à son égard une crainte haineuse.

« Enrichir le pays, renforcer l'armée ¹¹ », tels furent les principes directeurs de Meiji. La force militaire avait pour soutien un puissant nationalisme centré sur la foi en l'Empereur, ainsi qu'un capitalisme développé sur le modèle occidental.

Mais à côté du « croissez et multipliez » de la réussite mondaine à l'intérieur d'un monde de matérialisme centré sur l'ici-bas, on louait et encourageait la féroce compétition que se livraient les hommes pour vivre, et ces deux éléments qui se contredisaient au premier abord, amalgamés sans tenir compte des circonstances, étaient tendus vers un but unique.

L'époque dite de Taishô [1912-1926], par opposition à l'allure forcenée de Meiji, recouvra enfin un peu d'objectivité. On pourrait en ce sens y voir une sorte de réaction. En considérant la culture spirituelle de l'Occident, nous prîmes fortement conscience de notre retard : d'un côté l'enthousiasme, de l'autre la haine de soi nous enserraient en ce temps-là.

Toutefois, d'un autre point de vue, cette introduction de la civilisation occidentale qui, en rectifiant rapidement l'orientation incohérente due à la tendance au matérialisme de Meiji, aurait dû enrichir la culture japonaise, n'arriva pas à se dégager du courant de pensée japonais « pour le pays ¹² ». C'est pourquoi l'importation de la pensée occidentale sous Taishô peut être considérée comme superficielle avec raison. Ce manque de conviction et ce déséquilibre, quand il fallut solder les comptes sous Shôwa [à partir de 1926] sans avoir ce qu'il fallait en caisse, se changea peu ou prou en une panique matérielle et spirituelle – du moins c'est ainsi que je verrais volontiers les choses.